FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1910 — THÈSE — N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Maurice GIRARDEAU
Né à Blois, le 14 Février 1884

LE FOIE, LA BILE

DANS LE

LIVRE DES « MILLE NUITS ET UNE NUIT »

Président : M. GILBERT, *professeur*

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
JULES ROUSSET
1, rue Casimir-Delavigne, et rue Monsieur-le-Prince, 12

1910

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN, M. LANDOUZY

PROFESSEURS	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	MARFAN
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	HAYEM GILBERT DEBOVE LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	
Clinique chirurgicale	DELBET QUENU RECLUS SEGOND
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	BAR PINARD RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BALTHAZARD	DESGREZ	LENORMANT	PROUST
BERNARD	DUVAL (P.)	LEQUEUX	RATHERY
BRANCA	GOUGEROT	LERI	RETTERER
BRINDEAU	GREGOIRE	LOEPER	RICHAUD
BROCA (A.)	GUENIOT	MACAIGNE	ROUSSY
BRUMPT	GUILLAIN	MAILLARD	ROUVIERRE
CAMUS	JEANNIN	MORESTIN	SCHWARTZ
CARNOT	JOUSSET (A.)	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LABBE (M.)	NICLOUX	TERRIEN
CHEVASSU	LANGLOIS	NOBECOURT	TIFFENEAU
CLAUDE	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	ZIMMERN
COUVELAIRE	LECENE	OMBREDANNE	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR GILBERT

Médecin de l'Hôtel-Dieu
Professeur de Clinique médicale à la Faculté
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE DOCTEUR POTHERAT

Chirurgien de l'Hôpital Broussais

MONSIEUR LE DOCTEUR ROUTIER

Chirurgien de l'Hôpital Necker

MONSIEUR LE DOCTEUR MOSNY

Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT

Médecin de l'Hôpital Broussais

MONSIEUR LE PROFESSEUR HUTINEL

Médecin de l'Hôpital des Enfants-Malades

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ POTOCKI

Accoucheur de l'Hôpital de la Pitié

M. LE DOCTEUR P. LEREBOULLET

Médecin des Hôpitaux

Je dédie ce modeste travail.

LE FOIE, LA BILE

DANS LE

LIVRE DES " MILLE NUITS ET UNE NUIT "

NOTICE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

En 1901 (1), M. le professeur Gilbert attira l'attention sur le rôle du *foie* dans la littérature orientale, mettant en parallèle le rôle joué par le *cœur* dans la littérature d'Occident.

Publié à une époque où la théorie jusqu'alors méconnue de la cholémie simple et familiale (2) commençait à s'imposer, ce court article revêtait une grande signification, puisqu'il permettait, par les aperçus nouveaux qu'il contient et à l'aide des travaux publiés sur les phénomènes nerveux et les psychoses dans certains états hépatiques, d'expliquer par un tempérament cholémique le caractère et la littérature orientale.

1. Professeur Gilbert, *Cœur et foie en littérature* (*Chronique médicale*, 1901).

2. Professeurs Gilbert et Lereboullet, *La Cholémie simple et familiale* (*Semaine médicale*, 24 juillet 1901).

Après M. le professeur Gilbert et d'après ses conseils, il nous parut intéressant de reprendre cette étude et de relever, dans le *Livre des Mille et une Nuits*, ce résumé de la vie intime des peuples de l'Orient, les phrases, les traits se rapportant à la glande hépatique, et recherchant la notion de cause à effet, de tenter de l'expliquer par un état pathologique spécial.

Œuvre de formation lente, remaniée par l'esprit, déformée par les siècles, le *Livre des Mille et une Nuits* paraît tirer son origine d'un recueil de contes populaires persans, le *Hazar Afsanah*.

En France, on ne connaissait guère ce chef-d'œuvre que par la traduction sentimentale et faussée de Galland (1) et les éditions nombreuses, tronquées et truquées, à l'usage de la jeunesse.

Quelques revues littéraires documentées citèrent, à leur apparition, les traductions étrangères de valeur (2). Enfin en 1900, le Dr J.-C. Mardrus (3) nous donna, en conservant la richesse et la saveur du texte, une traduction, la meilleure de cette épopée de joie, de rêve et de mélancolie.

---

1. Galland, *Contes des Mille et une Nuits*, 12 vol., 1704-1715.

2. Cheikhel-Gemen, *Livre des Mille et une Nuits*. Calcutta, 1814-1818. — Habicht, *id.* Breslau, 1825-1843. — Cazotti, Trebutiez, 1824.

3. Dr J.-C. Mardrus, *Le Livre des Mille et une Nuits*, d'après l'édition de Boulak (Le Caire), édit. de la *Revue Blanche*.

CHAPITRE II

Le Foie, sa Physiologie pathologique chez les Orientaux

Certains faits notés dans le cours de ce travail s'éclaireront de façon particulière à la lueur des notions physiologiques admises de cette partie de l'Orient.

Il est bien entendu qu'en principe, les lois physiologiques sont les mêmes pour tous les peuples, mais il est cependant logique d'admettre que, suivant la race et suivant le tempérament, certaines de ces lois, primordiales chez les uns, passent, tout au moins dans leur interprétation, au second plan chez les autres.

Certes, l'ignorance des éléments essentiels anatomiques et physico-chimiques n'a pas contribué pour peu à fausser les données premières de la science physiologique orientale, mais il semble qu'un élément, encore plus important, se soit ajouté à elle, la dominant de toute la force que peut donner l'empirisme dans ces régions où fleurit la routine.

Cet élément, c'est l'état pathologique oriental, état bien spécial qu'il nous faut maintenant étudier.

Dans ce vaste pays qui paraît avoir pour centre géographique la ville d'Ispahan, les populations furent de tout temps la proie du paludisme. Peuples de marchands et de changeurs qui traversaient les déserts, dormant ou vivant dans les fraîches oasis, y contractaient la *mauvaise fièvre* qu'ils allaient, suivant le hasard de la fortune, répandre à Mossoul, à Bagdad, à Damas ou à Téhéran.

Les régions privilégiées furent de ce fait vivement contaminées, et l'on peut dire que dans toute cette partie de l'Asie, l'impaludisme s'installa d'une manière permanente et presque totale.

Les générations se suivirent qui, sans toutefois porter en elles le germe de la terrible infection, furent sous la domination de la presque inévitable loi de l'hérédité.

Fils et petit-fils d'hépatiques à travers les âges, ils se modifièrent lentement, mais sûrement, et, sortis des patriarches bibliques : *graves*, *sérieux et pâles*, ils arrivèrent aux schahs et aux sultans d'aujourd'hui, inquiets, inconstants, bilieux.

Victimes de ce passé hépatique, plus ou moins hépatiques eux-mêmes, c'est sous ce jour que doivent être étudiés ces Orientaux qui ont construit une physiologie correspondant à cet état dominant que l'on retrouve d'ailleurs dans l'étude de leurs classiques et de leurs grands hommes (1).

---

1. G. Dorys, *Sultan Abdul-Hamid II. Abdul-Hamid intime* (*Chronique médicale*, 1901).

Le cœur est le prince du corps ; le creux de l'estomac est la source d'où dérivent les idées et les plaisirs, mais l'âme siège dans le *foie*, et c'est de cette glande que partent les sentiments nobles et généreux. *La vésicule biliaire* est le réceptacle du courage ; on est timide ou belliqueux suivant son siège, et son ascension dans le corps cause l'accès de colère.

Il est bien entendu que les physiologistes actuels d'Orient, réellement scientifiques, ont abandonné depuis longtemps cette conception naïve de voir, mais les empiriques qui fourmillent en ces pays y sont encore profondément attachés et en parfaite communion d'idées, d'ailleurs, avec la majeure partie de la population. Ils croient, tout comme au temps d'Haroun-al-Raschild : *que le foie est la garde du cœur et qu'il est l'organe essentiel*, que les poumons sont l'*éventail du cœur* (1). Quant à la vésicule biliaire, son rôle est considérable sur le moral et sur le physique.

Pour ce qui concerne les autres parties du corps, c'est un tissu d'idées fausses, de suppositions enfantines dont la relation n'entre pas dans le cadre de ce sujet.

Il est donc facile de voir le rôle important que joue le *foie* dans cette physiologie. Sans le savoir et parce qu'il s'imposait, tous les auteurs lui ont donné le rang que réellement il tient dans la vie de ces peuples.

---

1. *Histoire de la Docte Sympathie*, p. 35 à 39.

Entités morbides évoluant sur un terrain cholémique, telle est la majeure partie de la pathologie orientale et empiriquement la physiologie pathologique qui en découle.

CHAPITRE III

Le Médecin et le Peuple d'après le Livre des Mille et une Nuits

Vénéré à l'égal d'un demi-dieu par le peuple et les rois, cousin des *genn* et quelquefois *genni* lui-même, le médecin est astrologue, magicien ou sorcier. Son importance se juge à la hauteur et aux tours de son turban, à la richesse et à la longueur de ses manches. La science infinie en toutes choses s'arrête très souvent aux choses de la médecine.

Il tâte gravement le pouls, élucubre une ordonnance toujours très longue qu'il fait prendre au malade, si elle se trouve être de goût particulièrement mauvais, en le baisant entre les deux yeux.

Toute affection pulmonaire est *une maladie de l'éventail du cœur*, un rétrécissement de poitrine ou une névralgie. Mais quand il touche au tube digestif, il note une foule de symptômes primordiaux ou secondaires, souvent très justes, ceux que l'on peut retrouver le plus souvent chez les *cholémiques* qui composent, en grande partie, la clientèle du médecin oriental.

Il n'ignore pas l'existence d'une diathèse arthri-

tique et croit à son hérédité ; il connaît la dyspepsie et les troubles qu'elle engendre : cauchemars et céphalalgies. Il est au courant des intoxications alimentaires et, précédant de plusieurs siècles les médecins d'outre-mer, donne de bons signes de la neurasthénie.

Mais où il triomphe, c'est dans sa connaissance de l'ictère, qu'il décrit en ces termes :

L'ictère, qui est la jaunisse fébrile, est caractérisé par le teint jaune, l'amertume de la bouche, les vertiges, la fréquence du pouls, les vomissements et le dégoût des femmes. Celui qui en est atteint est sous le coup de graves accidents tels que : les ulcères de l'intestin, l'hydropisie et les œdèmes, ainsi que la mélancolie à forme grave qui, en affaiblissant le corps, peut provoquer le cancer (1).

Ajoutez à cela qu'il n'est guère versé en dermatologie, mais qu'il connaît, par contre, quelque peu de psychiâtrie, et vous aurez tel qu'il se présente le médecin oriental typique du *Livre des Mille et une Nuits*, où, il faut bien le dire, il joue un rôle très considérable.

Le peuple de son côté, de par son hérédité, subit la diathèse hépatique à laquelle il ne peut échapper et qui lui dicte ses actes suivant la *chasse biliaire*. Tour à tour morose et gai, tendre ou cruel, sensuel ou frigide, il traîne avec lui, du khan au souck et du souck au palais, ses goûts changeants, son humeur inconstante, variable. Neurasthénique, atteint du

1. *Histoire de la Docte Sympathie*, p. 35 à 39.

spleen mortel, il cherche dans l'opium et le haschich la réalisation de ses rêves. Fataliste de par sa religion, il l'est encore plus de par son *tempérament cholémique* qui, l'annihilant petit à petit, en fait bientôt un aboulique.

Nous reviendrons au hasard des citations sur cette psychologie particulière, en essayant de démontrer ses rapports avec le *tempérament cholémique* (1).

---

1. Gilbert et Lereboullet, *Le Flux biliaire dans la cholémie familiale* (Soc. méd. des Hôp., 25 juillet 1902).

Gilbert et Lereboullet, *Note sur la psychologie des cholémiques* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

Gilbert et Lereboullet, *La Neurasthénie biliaire* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

Gilbert et Lereboullet, *Origine biliaire de la mélancolie* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

CHAPITRE IV

Un Symptome fondamental. — L'Imprégnation biliaire des Téguments. — Mélanodermies biliaires

Les chapitres précédents, synthèse pour ainsi dire des idées générales qui se dégagent de la lecture attentive du *Livre des Mille et une Nuits*, avaient pour but de nous amener, progressivement, à cette conception de la *diathèse biliaire* particulière que nous voulons voir à la base du tempérament d'une grande partie de ces peuples orientaux. Il nous faut maintenant relever les termes, les phrases, les faits appropriés à la défense de notre cause et montrer qu'ils constituent la représentation de symptômes appartenant à une *famille biliaire*, les mêmes en grande partie que ceux donnés par M. le professeur Gilbert et M. le professeur Lereboullet sous le nom de *symptômes fondamentaux et secondaires*, dans leur étude de la cholémie simple et familiale (1).

Téguments. — L'Oriental dont nous faisons l'étude n'est ni basané comme l'Arabe, ni jaune comme le Chinois. Il sert de transition à ces deux peuples, et

1. *Semaine médicale* (*loc. cit.*).

sa couleur, il nous le dit lui-même, est *crème*, *satin mat*.

Les poètes s'extasient bien sur les teints de *lune blanche comme au quatorzième jour dans les claires nuits d'Orient*, mais ce qu'ils chantent surtout, c'est la rose adolescente *à qui le soleil vole les anémones de ses joues pour rehausser l'éclat de ses rayons*, et ils célèbrent avec lyrisme cette beauté rare, la considérant comme un don d'Allah, ou tout au moins comme une *gennia*.

Les émotions, les sentiments d'admiration se traduisent chez tous les peuples, en général, par une modification de la couleur du visage, blanche ou rouge suivant la vaso-constriction ou la vaso-dilatation (1). Chez nos Orientaux, *toujours ou presque toujours* (2), dans des circonstances identiques, ils ne peuvent que devenir jaunes.

Exemples :

Ichahzamen avait été trompé par son esclave. Son frère lui dit :

Je te voyais naguère jaune de teint et de visage (3) (t. I, p. 9. *Hist. de Schahriar*).

Page 138, l'auteur insiste encore sur la *jauneur* du teint (*Hist. du premier Saalouk*).

---

1. Quelquefois jaune dans les cas très rares d'ictère émotif.

2. C'est à peine si dans tout le livre on peut citer deux ou trois cas de teint devenant blanc ou rouge, et encore s'agissait-il de peuplades du Nord.

3. Tous les passages cités sont extraits de la bonne traduction de J.-C. Mardrus.

Menacé des pires châtiments :

A ces paroles, dit-il, je sentis mon teint jaunir et tout mon corps s'affaisser de terreur (t. I, p. 147. *Hist. du Portefaix*).

Page 271, le vieux juif note le teint *jaune* et défait de Hassan :

A ce discours le barbier devint jaune de teint (t. II, p. 88. *Histoire du Barbier*).

Voyant le plat à l'ail qui avait été la cause de tous ses maux qu'il vient de raconter, l'intendant dit :

Voilà pourquoi j'ai changé de couleur et que mon teint a jauni (*Hist. de l'Intendant*).

Devant le rappel de tous ces souvenirs

le boiteux se leva tout jauni de teint (t. II, p. 119. *Hist. du deuxième Barbier*).

Voyant l'attentat d'Alinour sur la fille du calife :

L'épouse du vizir s'avança la figure jaune d'émotion (t. II, p. 211. *Hist. de Douce Amie*).

Devant la troupe des porte-glaives qui veulent saisir son amant

ses traits se changèrent et son teint jaunit (t. II, p. 344. *Hist. de Ghanem*).

A la disparition de son amante, Scharkan tomba malade :

Qu'as-tu donc, ô mon fils, lui dit son père, à jaunir de teint et à maigrir de corps (t. III, p. 82. *Hist. du roi Omar-al-Niman*).

L'épouse du chauffeur de hamman avait jauni, puis mourut (t. III, p. 98, *id.*).

Le chauffeur de hamman croyant voir le chef des Eunuques se précipiter sur lui pour la bastonnade

se sentit mourir, son teint devenir subitement jaune, ses genoux s'entre-choquer et ses muscles frémir de terreur (t. III, p. 173, *id.*).

Devant la foule des troupes du commandeur des croyants

les chrétiens devinrent d'une pâleur de safran (t. III, p. 272, *id.*).

A la nouvelle de la mort du roi, Aphrinodios, la maudite (c'était une Grecque chrétienne),

changea de couleur et son teint blanc devint jaune, puis vert (t. III, p. 279, *id.*).

Aziz amoureux de l'apparition s'exprime ainsi :

Je ne pouvais réussir à avaler ni une bouchée ni une gorgée, je perdis même tout sommeil et je devins jaune de teint et changé de traits (t. IV, p. 18. *Hist. d'Aziz et d'Aziza*).

Pendant qu'ils chantaient, un cavalier s'approcha d'eux

avec un visage jaune comme celui d'un mourant (t. IV, p. 149, *id.*).

En reconnaissant la lettre, par elle écrite à son père, dans les mains de ce vieillard

Nôzhatan poussa un grand cri, devint plus jaune que le

safran et tomba évanouie (t. IV, p. 174. *Hist. du Mangeur de haschich*).

Bondour, en présence de son bien-aimé dont elle avait été si longtemps séparée

devint jaune comme le safran (t. V, p. 131. *Hist. de Kamaralzaman*).

Accusé d'une erreur judiciaire par le fils de sa victime, Haroun-al-Raschild

changea de couleur et devint jaune comme le safran (t. V, p. 285, *id.*).

Se voyant entraîné sur cette mer peuplée de monstres

le capitaine devint jaune de teint (t. VI, 184. *Hist. de Sindbad*).

Toutes ses ruses déjouées et n'ayant aucun espoir, Djiwan s'enfuit

en devenant jaune de teint (t. VI. p. 252. *Hist. de Zonmourroud avec Alishar*).

Dans sa prière, Flamme de Brasier remercie Allah de ce qu'il ne l'a pas faite

jaune comme les coliques (t. VI, p. 294. *Hist. des Six Adolescents*).

A la vue de la belle esclave qu'il avait aimée,

il laissa tomber sa coupe et changea de couleur de si inquiétante façon qu'Al-Mâmoum lui demanda : Qu'as-tu donc, ô mon frère, à changer ainsi de teint? O Emir des croyants

répondit-il, c'est par suite d'une maladie au foie qui me prend quelquefois (t. VI, p. 233. *Le Parterre fleuri*).

Kamaralkmar trouva son père, sa mère et ses sœurs

bien jaunes de figure et bien maigris (t. VIII, p. 97. *Hist. magique du Cheval d'ébène*).

Devant cette fille de roi si belle

Jouder jeta un cri... ses membres se relâchèrent, et il devint jaune de teint (t. VIII, p. 343. *Hist. de Jonder le pêcheur*).

Aboukir tomba malade... et en ouvrant la porte le concierge du khan vit le barbier étendu sur la natte

jaune et méconnaissable (t. IX, p. 29. *Hist. d'Aboukir et d'Abousir*).

Haroun-al Raschild entendit une voix d'une grande tristesse et il vit

un jeune homme à l'air triste qui était jaune comme le safran (t. IX. p. 121. *Hist. du Jeune Homme jaune*).

L'adolescent lui raconte son histoire :

Me voyant frustré de cette somme fabuleuse, je sentis un bouleversement s'opérer dans mon intérieur, et une révolution soudaine de mon corps fit descendre le sang de mon visage et monter à sa place cette couleur jaune que j'ai conservée depuis (t. IX, p. 140-143, *id.*).

Plus loin :

Une nouvelle révolution bouleversa son intérieur et la

couleur jaune descendit de son visage et lui fut rendu son teint blanc comme la lune dans la nuit de sa plénitude (t. IX, p. 152, *id.*).

Fleur de Grenade en revoyant sa sœur :

Vois comme notre visage est amaigri et jauni de tristesse (t. IX, p. 170. *Hist. de Fleur de Grenade*).

Sur le point d'être empalé, Abou-Ali

baissa la tête et devint jaune de teint (t. X, p. 10. *Hist. de Hassan al Bassri*).

Devant l'évanouissement de rêve qui ne se reproduirait plus

El-Hassan dépérit et jaunit et ses forces l'abandonnèrent (t. X, p. 53, *id.*).

Quand le vieux cheik lui eut affirmé qu'il ne pourrait aller aux îles Wak-Wak

Hassan devint jaune comme le safran et tomba évanoui (t. X, p. 118, *id.*).

Si tu me vois ainsi jaune sur tout le corps, c'est la tristesse et l'inquiétude qui m'ont rongé pendant ton absence (t. X, p. 280. *Paroles d'Al-Mawasif*).

En entendant cette décision qui la priverait pendant quatre ans de son amant

la pauvre Zein devint bien jaune de teint (t. X, p. 286. *Hist. de Zein al Mawasif*).

Donner ma fille Ryia au fils de mon ennemi, plutôt mourir et en disant cela

le vieux roi devint bien jaune avec de la colère plein le nez (t. X, p. 118. *Le Tombeau des Amants*).

A l'aspect de la révolution

le sultan devint bien jaune de teint (t. XI, p. 318. *Alad din et la lampe merveilleuse*).

Le roi dit à sa fille :

Je vois que ton visage n'est guère plus changé, plus jaune de teint... que le jour où je te vis pour la dernière fois (t. XI, p. 329. *Aladdin et la lampe merveilleuse*) :

Sachant qu'il aurait la tête tranchée s'il dévoilait le nom

le passant jeta un regard affolé, devint bien jaune de teint, et, relevant le pan de sa robe, s'enfuit (t. XII, p. 82. *Hist. de Kamar*).

A peine eut-il mangé, que le ventre du Kadi se mit à enfler... bientôt accompagné de coliques,

de spasmes, de douleurs. Il devint bien jaune de teint et se mit à geindre et à rouler par terre comme une jarre en se tenant le ventre à deux mains (t. XII, p. 211. *Hist. de Khadi Père au pet*).

Furieux d'être trompé par sa femme le Kadi courait et s'agitait :

Il avait le teint si jaune et les gestes si désordonnés que les gens terrifiés s'enfuyaient (t. XII, p. 235. *Hist. du Kadi et de l'Anon*).

Le Kadi était toujours dans le même état de fureur, de jaunisse et de surexcitation (t. XII, p. 239, *même histoire*).

Sachant son infortune conjugale, publique

Ahmad devint bien jaune et quitta son ami (t. XII, p. 259. *La Leçon du connaisseur en Femmes*).

Il eut la vision de sa cousine au lit d'agonie alors

il changea de visage et devint bien jaune de teint (t. XII, p. 288. *Hist. de la princesse Mourennahar*).

Quand il entendit le devin lui dire : « O émir, tu n'es qu'un enfant adultérien »

Harouin-al-Raschild devint bien jaune de couleur (t. XIII, p. 114. *Hist. compliquée de l'Adultérin*).

C'était un vieillard qui avait sur son visage et dans ses yeux un air de tristesse sans espoir et de douleur sans remède... Je le vis jaunir, puis baisser tristement les yeux (t. XIII, p. 178-179).

Plus loin :

Je retrouvais ce même solitaire, la poitrine oppressée comme s'il eût été à l'agonie (t. XIII, p. 206, *id.*).

L'épouse de Kassim fut plongée dans la stupéfaction

et de safran devint la peau de son visage et de bitume très foncé la couleur de ses yeux (t. XIII, p. 285. *Ali-Baba et les quarante voleurs*).

Notre pauvre maître est atteint du mal rouge... :

Il est immobile, au lit, avec un visage de safran (t. XIII, p. 299. *Même histoire*).

A ces paroles du calife le jeune homme

devint bien jaune de teint... en proie à un chagrin sans limites (t. XIV, p. 14. *Histoire de la Jument*).

Les élèves me dirent :

O notre maître, que ton visage est jaune aujourd'hui... Je ne me sentais aucun malaise qui pût jaunir mon visage...

L'élève moniteur me dit à son tour :

Tu es bien jaune de visage aujourd'hui, tu es trop malade pour faire la classe aujourd'hui... Prépares-moi un remède pour me garantir des attaques de la jaunisse... Tu es encore bien plus jaune que dans la journée d'hier (t. XIV, p. 102 et 103. *Hist. du Maître d'école estropié*).

Le sultan maigrit, jaunit et perdit l'appétit...

Voici que ton teint jaunit, lui dit son fils (t. XIV, p. 201. *Le Fils du roi et la Tortue*).

Devant ce souhait irréalisable et la peur de voir sauter sa tête de sur ses épaules :

Le pauvre marchand devint bien jaune de teint avec le sac de l'estomac retourné (t. XIV, p. 215. *La Fille du vendeur de pois chiches*).

Sa fille le voyant rentrer :

Pourquoi, ô mon père, vois-je ton teint jaunir et le monde noircir sur ton visage (t. XIV, p. 216, *id.*).

A l'aspect de cette apparition

le fils du sultan devint bien jaune (t. XIV, p. 218, *id.*).

El-Attaf trouva Giafa

bien changé de teint, jaune et anxieux (t. XIV, p. 290. *Hist. de El-Attaf...*).

A ces paroles de Diamant

la princesse Mohra devint bien jaune de teint (t. XV, p. 16. *Hist. splendide du Prince Diamant...*).

Quand Goha mit la bourse dans sa poche

le vieux Juif devint bien jaune de teint et sentit de colère son âme lui jaillir du nez (t. XV, p. 103. *Sottises et Théories...*).

La couleur jaune du mal d'amour (t. XV, p. 162. *Le Chanteur des fleurs. — Histoire de la Jouvencelle*).

Tout le monde me fuyait comme l'air jaune (t. XV, p. 95. *Histoire du Capitaine Moîn-al-Dîn*).

En entendant cette triste nouvelle

son teint sera jauni, ses jointures trembleront et peut-être mourra (t. XV, p. 110. *Histoires des Capitaines*).

Il vit entrer le roi

le visage jaune et l'aspect terrifié (t. XV, p. 90, *id.*).

Et la tristesse descendit dans son cœur et fit jaunir son visage (t. XV, p. 181. *Le Collier funèbre*).

Présageant une mauvaise nouvelle, Giafar

devint bien jaune de teint (t. XV, p. 233. *La Fin de Giafar*).

Si nous avons cité de si nombreux exemples de changement de teint, dans les différentes circonstances de la vie des personnages qui animent ces contes, c'était pour insister sur ce fait qu'il y a là plus qu'une formule littéraire.

L'aisance, en effet, avec laquelle partant du teint *satin mat crême* ils arrivent à l'ictère, conservant ou les dépassant tous les tons de la gamme des jaunes, depuis la *cholémie anictérique*, *subictérique, le teint bilieux* et *le véritable subictère* (il y en a des exemples

dans nos citations) suffirait à montrer la susceptibilité vraiment maladive de leur appareil biliaire, et la facilité pathologique avec laquelle leur sérum et leurs téguments déjà *chargés* de pigments biliaires peuvent sous l'action d'influences minimes s'en *surcharger*.

A côté de la coloration du teint, il faut signaler certains signes révélateurs d'une imprégnation biliaire que l'on retrouve dans quelques phrases du *Livre des Mille et une Nuits*.

Le jeune homme à l'air si mélancolique avait sur la joue

un grain de beauté comme une tache d'ambre noir (t. I, p. 77. *Histoire du Pêcheur et de l'Efrit*).

Cet adolescent avait un front d'une blancheur écarlate

et sur un coin de ses lèvres, un grain noir de beauté comme une goutte d'ambre noir (t. II, p. 23. *Histoire du Courtier chrétien*).

La femme était d'une blancheur merveilleuse

avec sur une joue un grain de beauté comme une goutte d'ambre gris (t. II, p 206. *Histoire de Douce Amie et d'Ali-Now*).

Et l'ambre noir vint une goutte de beauté sur la blancheur de son menton (t. III, p. 306. *Hist d'Azize, d'Aziza et...*).

Kamaralzaman note chez Boudour

les grains noirs de beauté à son visage et à son menton (t. V, p. 15. *Histoire de Kamaralzama et Boudour*).

On décida d'appeler le nouveau-né Alaëddin, mais comme il avait

une envie brune sur la fesse gauche et deux gentilles taches brunes veloutées sur chaque joue on l'appela Grain de Beauté (t. V, p. 208. *Hist. de Grain de Beauté*).

Le Khalifat voyant

cette belle adolescente au teint mat déposa un baiser sur une petite envie brune qui souriait sur le coin de sa lèvre gauche (t. VI, p. 66. *Première Aventure du poète Abou Nowas*).

En cherchant un gîte, le prince Kamarakonar

vit une adolescente avec un délicat grain de beauté brun sur chaque joue (t. VIII, p. 83. *Hist. magique du Cheval d'Ebène*).

Oh, ne méprisez point le grain de beauté de sa joue! (t. XI, p. 10. *Poésie de l'Histoire de Nour et de la Jeune Franque*).

J'admirais le grain de beauté logé dans le creux aimable de ta commissure (t. XIV, p. 21. *Hist. de la Jument*).

Le coin de la commissure de sa lèvre gauche était orné d'une éphélide arrondie avec art (t. XVI, p. 8. *Hist. de la Rose Marine*).

La fréquente présence de ces *grains de beauté* sur les téguments d'êtres dont nous avons précédemment étudié l'hérédité hépatique, qui viennent à nous, pâles comme des lunes mélancoliques comme la nuit avec les *yeux et le front noircis de chagrins*, nous autorise à accorder à ces mélanodermies que l'on retrouve d'ailleurs dans l'étude des terrains cholémiques, une origine biliaire.

CHAPITRE V

Symptomes secondaires. — Formes dyspeptiques et neurasthéniques. — Mélancolie et folie

Il ne nous suffit pas, par la seule étude des téguments, d'avoir fait entrer dans la classe des cholémiques nos personnages des *Contes des Mille et une Nuits ;* il nous reste encore maintenant à démontrer qu'à côté de ce symptôme fondamental, nos héros présentent pour la plupart certains des symptômes secondaires de la cholémie.

Symptomes gastro-intestinaux et Forme dyspeptique. — Sans retrouver les signes classiques de la dyspepsie hyperpeptique, il sera facile à l'aide de citations et de renvois au texte, de souligner pourtant la description de troubles digestifs que les auteurs du livre oriental ont bien notés et sur lesquels ils se sont étendus parfois avec un peu trop de complaisance.

Il est curieux de remarquer qu'au milieu du bonheur, de même qu'au milieu des peines les plus graves, chez les Orientaux, l'estomac réclame toujours son dû. Bercé, de cette idée que le musulman est sobre, on demeure étonné devant la description des festins servis à ces gourmands. (*Siège de Constan-*

tinia, t. IV. — *Alladin*, t. V, etc.). Tous, ils mangent beaucoup et longtemps, quelquefois tellement qu'ils semblent atteints de crises de *boulimie* (t. I, IV, V, VIII), puis, après, comme Aziz,

sentent leur ventre rempli et une grande lassitude les envahir et annihiler tous leurs muscles (p. 26, t. IV). Ils font des rêves de mauvaise digestion (t. V, p. 52), ont les maux de tête consécutifs aux excès de table que notent les médecins et la docte Sympathie (p. 41, t. VI), et comme Goha (t. XV, p. 95 à 102) ou le Kadi (t. XII, p. 212), la poche de l'estomac barrée de vapeurs après les repas, et ont des pituites et des régurgitations.

De même qu'ils sont atteints de dyspepsie gastrique, les contes nous les montrent frappés pareillement de dyspepsie intestinale, l'abdomen gonflé de fermentations et broyé par les « spasmes et les coliques » (t. XII, p. 211).

Quelque intéressante que soit l'étude des phénomènes gastro-intestinaux au cours de la cholémie, elle doit pourtant, dans ce travail, céder le pas à celle beaucoup plus importante des symptômes nerveux.

Les personnages du *Livre des Mille et une Nuits*, du pêcheur au calife, de l'entremetteuse à la reine, semblent, en effet, n'avoir pour but qu'obéir à ces symptômes qui les empoignent malgré eux, leur modifient le caractère, le tempérament, et les livrent désemparés à la Fatalité.

Amoureux farouches comme Schahzaman, amantes mélancoliques comme Aziza, étourdis comme Goha ou sages comme Sympathie, ils traversent ces nuits

d'Orient tous atteints de même *mal sans remède* que Haroun-al-Raschild sentait en son côté, et qui le fit mourir *à quarante-sept ans d'âge cinq mois et cinq jours* (comme le raconte Abouldéfa), triste et apeuré, alors que la Fortune n'avait pas d'autres amants que les Abbacides.

Neurasthénie biliaire. — Il eût été facile d'étudier ce mal qui les ronge, par le cas particulier de l'un d'eux : Schariar, Schahzaman, Haroun-al-Raschild ou tout autre ; mais nous conformant au plan général que nous nous sommes proposé, il nous parut plus logique d'énumérer les stigmates de cette maladie rencontrés dans l'étude des *Mille et une Nuits*, de les résumer, pour les ramener en fin de compte à la source dont ils paraissent provenir, c'est-à-dire à la *neurasthénie biliaire*.

C'est d'abord Schahzaman, l'amant déçu, *jaune de teint*, voleur et tueur de vierges qui, dominant tout le livre, *les yeux noirs* le soir, sensuel le matin, finit par guérir en trois ans de sa *mélancolie* grâce à la suggestion douce de la libératrice Schéhérazade (t. I, p. 2 ; t. XVI, *conclusions*).

Encore un *mélancolique*, ce jeune prince qui, ne pouvant trouver le tombeau de son amante, devient malade et cherche le remède à sa *neurasthénie* dans les voyages (t. I, p. 125) ; puis un nouveau malade, le vizir Nourreddine : *a la poitrine rétrécie* de même que Bareddine son fils et Agib son petit-fils (t. I, p. 260-290-307) et pareillement aussi

le jeune homme blanc mat au grain de beauté noir

qui se consume d'ennui, appelle la mort et chante des vers si tristes.

La pauvre Aziza meurt d'amour après une existence de tristesse.

avec le foie qui lui éclate (t. IV, p. 41).

tout comme Soleïmann schah

comprimant la douleur qui lui ronge le foie et lui noircit le front (t. IV, p. 119).

A citer une étude de cette neurasthénie biliaire (t. IV, p. 275 à 324) :

Ah ! ce que mes côtes recèlent sous elles de souffrances accumulées page 320.

Et remarquer Schannsennhar qui

s'éteint de langueur et de mélancolie (t. IV, p. 329).

Bel heureux :

L'adolescent « aux grains de beauté meurt de chagrin et de mélancolie », nous dit le médecin (t. V, p. 175 et 182).

Et Sindbad le marin :

L'homme à la vésicule biliaire si fragile (t. VII, p. 103 145) jaunit de nostalgie au milieu du bonheur et de l'opulence.

Il nous faudrait citer en entier les pages 95, 97 du tome VIII qui contiennent une étude assez bien observée et assez bien menée de la *Neurasthénie.*

Plus loin, c'est l'infortuné barbier Abou-Sir qui

dessèche de chagrin sur la natte du khan *jaune et méconnaissable.*

Et ce « vieillard jaune » qui avait sur son visage et dans ses yeux un air de tristesse sans espoir, de douleur sans remède (t. XIII, p. 79).

Quelques pages encore (p. 121) et vous saurez que ces vers d'une

grande tristesse et d'une grande mélancolie

sont chantés par un jeune homme *jaune comme le safran* (t. IX, p. 120, 121, 122).

Au milieu de ce même volume (p. 160 et suiv.) vous aurez le type parfait de l'inconstant et de l'*hypochondriaque* et vous apprendrez

que la tristesse et l'inquiétude ont jauni et rongé Zein pendant l'absence de l'aimé.

Le sultan Mahmoud (t. XIII) n'est-il pas lui aussi un bel exemple de cette *hypochondrie* et de cette *mélancolie* générale, et ne faut-il pas admirer le vieux médecin arabe qui (connaît son neurasthénique de malade) entreprendre sa cure et la mener à bonne fin par la suggestion ?

Enfin Haroun-al-Raschild, le personnage le moins épisodique du livre mêlé à tant d'intrigues, ne résume-t-il pas, en son entier, ce tempérament oriental si tourmenté et si complexe ?

Généreux ou cruel, insouciant ou songeur, suivant les jours, esprit fantasque mêlant les rires aux pleurs, dyspeptique, mélancolique au fond tout

comme son peuple, atteint du mal imaginaire qui le terrassera à la fleur de l'âge comme il terrasse nombre de neurasthéniques, cet émir des croyants n'est-il pas, malgré les siècles qui l'en séparent, l'ancêtre direct du fou neurasthénique, bilieux, que fut le sultan Abdul-Hamid II (1).

Sans vouloir relever d'autres exemples nous croyons avoir assez insisté sur cette mélancolie qui forme le fond de la *neurasthénie biliaire*, et en avoir assez dit sur elle pour pouvoir expliquer les modifications de caractère qui peuvent en découler et que l'on retrouve, d'ailleurs, à toutes les pages du livre, à savoir : apathie, somnolence, irritabilité, lassitude perpétuelle, aboulie.

Frappé de l'extrême fréquence d'une expression que l'on rencontre plusieurs centaines de fois au cours de la lecture de ces contes : *la poitrine rétrécie*, nous en avons recherché l'étiologie et il nous a paru logique (d'après les travaux de M. le professeur Gilbert et M. Lereboullet) (2) de rattacher ce symptôme, se manifestant chez des hépatiques, à une intoxication d'origine biliaire, comme ces auteurs l'avaient fait pour l'angoisse cardiaque se montrant au cours du développement de la *neurasthénie biliaire*.

Pour terminer cette étude, nous signalerons les

---

1. G. Dorys, *Abdul-Hamid intime. Le sultan Abdul-Hamid* (*Chronique médicale*, 1901).

2. *Bulletin et Mémoire de la Société médicale des Hôpitaux*. Séance du 31 juillet 1903.

faits qui nous paraissent se rattacher de près ou de loin à cette variété de cholémie décrite sous le nom de cholémie à *forme hémorragique*.

En dehors des récits des batailles, peu nombreux d'ailleurs, où comme dans toutes les légendes des flots de sang sont répandus, nous nous arrêterons seulement à quelques faits d'ordre domestique, suffisamment suggestifs.

Aziz poussant Aziza contre un divan lui fit une blessure au front d'où le sang se mit à couler à flots (t. IV, p. 18).

Les vêtements, la croupe de la jument du cavalier blessé ruisselaient de sang (t. IV, p. 149 et suiv.).

Elle lui cassa une dent de devant et le sang se répandit sur sa poitrine (t. XVI, p. 41).

Ce clou qui m'entra dans la plante du pied me fit couler mon sang avec tant d'abondance...

(V. le récit du *Mangeur de haschich*, t. IV, p. 159.)

Quand elle fut défiorée, Bondour perdit une telle quantité de sang qu'on en retrouva le lendemain dans les cuvettes, les cabinets et sur les nattes, les couvertures et le zebb de Kamaralzaman (t. V, p. 58).

A remarquer que dans les circonstances identiques, l'hémorragie est toujours, chez nos Orientaux, extrêmement abondante.

L'Eunuque le frappa de son bâton... Attaf épuisé tomba... et le sang jaillit de son visage et se répandit sur la terre (t. XIV, p. 306 et 307).

La thérapeutique orientale fondée par les Asiatiques, les Indiens, les Maures, remaniée et mise au point par les écrits d'Ibn-Sina, était riche Les

médecins avaient su de bonne heure tirer parti de la richesse naturelle de leurs pays en médicaments (il est facile de s'en rendre compte d'après les formules d'ordonnances relevées dans le *Livre des Mille et une Nuits*) et ne négligeaient pas la thérapeutique mécanique, ventouses, saignées, ponctions.

Mais il est surtout curieux de remarquer combien les régimes et les traitements établis le plus souvent, se rapprochent de ceux institués maintenant, chez les cholémiques.

Empiriquement, parce qu'ils en notent les bons effets. Nous voyons nos personnages se mettre de leur plein gré ou après ordonnance au *lait écrémé* (*Hist. du Bossu,* t. I, p. 290), boire l'eau et absorber fruits et légumes verts cuits, enfin traiter leur neurasthénie et leur *lourdeur musculaire* par l'hydrothérapie, les frictions, les massages (t. IX, p. 90 ; t. IX, p. 60, 70, etc.). Le cheick du souk aux soieries *jaune* et impuissant reçoit du portefaix mangeur de haschich le conseil de manger, après avoir pris ses remèdes, des cervelles, des jaunes d'œufs, des laitances de poisson et de se faire masser longtemps et doucement.

Le vieux musulman qui connaît le tempérament de Kamaralzama le met en garde contre le régime de ces gens qui, dit-il,

> mangent des choses pourries et qui sentent mauvais comme le fromage fort et les viandes faisandées, ne se lavent jamais..., et prennent en guise de boisson un liquide jaune avec de l'écume qui doit être de l'urine fermentée (t. V, p. 94 et 95).

N'est-ce pas le régime interdit à nos hépatiques contemporains, et n'avons-nous pas là un motif de plus pour considérer comme cholémiques nos Orientaux qui, non seulement présentent tant de signes de ce tempérament, mais qui encore et empiriquement se traitent et se soignent comme tels.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

Le Foie et la Vésicule biliaire dans la Littérature orientale

Nous avons essayé, dans toute la première partie de ce travail, de démontrer les raisons pour lesquelles nous considérions cette partie des peuples de l'Orient comme *cholémiques* et, d'après l'étude de leurs connaissances anatomo-physiologiques, de leur pathologie de leur tempérament, de leur hérédité hépatique, nous avons noté le rôle primordial que joue comme malgré eux et dans tous les faits de leur vie, la *diathèse biliaire*.

Voulant maintenant analyser le rôle de la glande hépatique dans le *Livre des Mille et une Nuits*, nous ne pouvons mieux faire, comme préambule à cette étude, que de citer en son entier l'article que publiait M. le professeur Gilbert, il y a une dizaine d'années, dans la *Chronique médicale*.

Chacun sait combien les poètes et littérateurs occidentaux abusent du cœur ; dans la littérature orien-

tale le *cœur* n'est pas délaissé, ni l'*âme* d'ailleurs, ni l'*esprit* mais souvent aussi il est fait mention du *foie*. Ainsi, en est-il, par exemple, dans les passages suivants empruntés au tome IV.

De quoi as-tu pu te rendre coupable envers cette pauvre Aziza pour lui avoir fait ainsi éclater le foie (p. 41).

Soleïman-Schah comprimant la douleur qui lui rongeait le foie et lui noircissait le front... (p. 119).

Brise, ton souffle m'arrive de chez les Baïn-Taïn ! Elle pacifie mon foie et m'enivre à l'extrême (p. 144).

Il fut frappé d'admiration et une passion s'alluma au fond de son foie (p. 255).

« Il y a lieu de penser qu'un poète occidental dans tous ces passages que je viens de citer eût remplacé le mot *foie* par le mot *cœur*.

» Les deux mots, il faut bien le reconnaître, sont l'un et l'autre mal appropriés, car le foie n'est pas plus que le cœur le siège des sentiments. Cependant, toute question d'euphonie mise à part, la question peut être capitale pour ce qui concerne tout au moins la langue française, le mot oriental est autrement expressif pour quiconque sait ce qu'est le foie et ce qu'est le cœur, que l'occidental.

» Le foie n'est-il pas en effet l'organe intime par excellence et mystérieux qui règle la chimie de notre chair et de notre sang. N'accomplit-il pas des fonctions multiples et importantes qui dénotent, si je puis m'exprimer ainsi, une intelligence cellulaire obscure et inconsciente il est vrai, mais véritablement extraordinaire ? N'est-il point, avec le cerveau, et tout différent de lui, à la tête des viscères. Ne siège-t-il pas

enfin bien au-dessus du cœur, pauvre muscle creux, qui se contracte, comme joue un carillon automatiquement.

» Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les Orientaux et particulièrement les auteurs des *Mille et une Nuits* étaient bien placés pour apprécier l'importance des fonctions du foie d'après les conséquences pathologiques de ses altérations.

» Le pays de Bassora, de Bagdad et de Mossoul, la vallée du Tigre et de l'Euphrate, la Mésopotamie, l'ancienne Assyrie et l'ancienne Chaldée où se passent les scènes des *Mille et une Nuits* sont ravagés, en effet, par une terrible maladie, le paludisme, qui s'attaque par excellence à la rate et au foie, les ronge et les fait éclater et tue comme fut tuée la pauvre Aziza. » (P. Gilbert, *Cœur et foie en littérature. Chronique médicale*, 1901.)

Tout comme M. le professeur Gilbert, nous pensons qu'il faut rattacher le rôle joué par le foie dans la littérature orientale à une certaine connaissance empirique des poètes, de ses altérations pathologiques et de leur retentissement sur la vie de ces peuples; mais il nous faut examiner cependant si ce rôle, donné dans ces contes à la glande hépatique, ne serait pas dû à une erreur ou confusion physiologique, à une image littéraire préférée ou encore à ce principe admis jusqu'au XVI^e^ siècle et même après, que le foie est le siège de l'amour.

Anatomiquement, il n'y a pas erreur, la *Docte Sympathie* (t. VI, p. 41) nous l'apprend :

Allah disposa sous les côtes le foie à droite pour servir de garde au cœur.

Mais ce rôle de *gardien du cœur* nous fait présager une conception physiologique spéciale sur laquelle nous avons déjà insisté. Pour les Orientaux, en effet, si le cœur est le prince du corps, l'âme a son siège dans le foie, et c'est de lui que partent les sentiments nobles ou généreux, tout comme le courage prend naissance dans la vésicule biliaire. La conséquence logique qui s'ensuivra, littéralement parlant, est celle-ci : les accidents de la vie impressionneront la glande hépatique avant d'agir sur le muscle cardiaque.

Mais, nous l'avons déjà dit, dans les premiers chapitres de ce travail, la physiologie des Orientaux semble établie d'après leur état pathologique, il est donc logique d'admettre une réaction spéciale correspondant à cet état. Chez l'Occidental qui est, en général, un sanguin, le cœur sera primitivement touché, tandis que chez l'Oriental qui est presque toujours un bilieux, c'est le foie qui manifestera, d'une façon claire et presque subite, par quelques symptômes, son irritabilité particulière.

En résumé donc, ce n'est ni par erreur ni par ignorance, puisqu'ils connaissent la place de ces organes et approximativement le rôle qu'ils jouent dans l'existence, que nos conteurs mettent tant en avant ce rôle du foie, mais bien parce que vivant au milieu de cholémiques, cholémiques eux-mêmes,

ils traduisent, sans s'en douter, un état hépatique presque général, dont les manifestations multiples s'imposaient journellement à leurs yeux.

Il ne faudrait pas non plus croire que ce rôle de vedette joué par le foie dans le *Livre des Mille et une Nuits* soit la conséquence d'un procédé littéraire cherché. Tout en accordant, comme le fit M. le professeur Gilbert, une certaine part à l'euphonie, il faut bien remarquer que les circonstances dans lesquelles est employé le mot *foie* sont très différentes, et que ce mot revient avec une trop grande fréquence. Ajoutons en outre que si nous nous trouvions devant une œuvre due au génie d'un seul auteur, nous pourrions à la rigueur admettre le *procédé littéraire*, mais il ne faut pas oublier que nous sommes, au contraire, en présence d'un recueil complexe de contes et de poésies émanés de génies multiples et variés, et qu'accepter alors cette idée du *procédé* ce serait nier l'originalité et la personnalité si grandes des conteurs orientaux.

Nous basant sur une traduction d'un vers d'Anacréon :

L'Amour tendit son arc et me frappa le foie.

Sur une courte phrase latine :

Cogit amare jecur.

Et enfin sur un vers d'Horace :

Si torrere jecur quæris idoneum

Il nous parut que, semblables à nombre d'auteurs anciens, les littérateurs orientaux placèrent le siège de l'amour dans le foie, d'où l'importance extrême donnée à la glande hépatique dans le *Livre des Mille et une Nuits* où précisément la passion tient une si grande place.

En France, nous retrouvons les vestiges de cette idée au XVI^e^ siècle, dans Rabelais :

Je t'ayme du fond du foye. Pantagruel (liv. III. chap. XXI).

Mais il semble qu'elle fut vite abandonnée puisqu'il est impossible, à partir de cette époque, de retrouver cette expression ou même une autre s'en rapprochant. Mettons maintenant en lumière cette explication à l'aide de quelques phrases typiques des contes, où le foie semble bien considéré comme siège réel de l'amour.

A peine Ali-ben-Bekar eut-il aperçu ce visage si beau qu'il en fut frappé d'admiration, et une passion s'alluma au fond de son foie (t. IV, p. 255).

Je t'ai élevée à cette dignité à cause de l'amour que ta beauté a soudain allumée dans mon foie (t. V, p. 134).

La belle jeune fille me lança un regard qui me pénétra le foie..... ô fruit de mon foie (t. VI, p. 133 et 137).

Dès que je t'ai vue l'amour que tu as pour moi s'est transporté dans mon foie (t. IX, p. 203).

Le feu de ton amour a consumé mon foie jusqu'à la folie (t. XI, p. 31).

Le capitaine Moïn-Al-Dim dont le foie était ulcéré d'amour pour les femmes (t. VV, p. 194).

Si dès cette nuit même je ne suis point avec cette femme

j'aurai le foie qui m'éclatera d'impatience (t. XVI, p. 211.)

Cette jeune fille asile de l'amour a le foie grillé de tristesse (t. XXI, p. 257).

Il est bien évident que dans ces quelques citations (très nombreuses pourtant étant donné l'importance de l'œuvre) le mot *foie* est bien pris comme synonyme des mots français : *cœur*, *âme*, *esprit* considérés comme siège de l'Amour ; mais à côté du nombre considérable de fois où il est employé dans un sens différent (1) le raisonnement hésite à vouloir retrouver là toute l'explication de cette intervention continue de la glande hépatique dans cette œuvre de passion, d'autant plus que, non seulement le foie entre en jeu dans nombre de circonstances très différentes, mais encore : *la jauneur* intervient de même que très souvent aussi la *vésicule biliaire*.

Je sentis de douleur et de chagrin ma vésicule biliaire sur le point d'éclater dans mon foie (t. VI, p. 103).

Sindbad sentit de chagrin sa vésicule à fiel éclater dans son foie (t. VI, p. 145).

En voyant les pleurs de son amante, le roi sentit son ampoule à fiel éclater dans son foie (t. VIII, p. 101).

... Et le roi, également furieux, sentit sa poche à fiel lui éclater au milieu du foie (t. XI, p. 55).

Le fils du sultan sentit que de dépit sa poche à fiel allait lui éclater dans son foie (t. XIV, p. 228).

De rage, il sentit le fiel de sa vésicule lui monter au nez (t. XIV, p. 221.)

---

1. V. pages suivantes.

J'appris la nouvelle que le Kadi était mort par la rupture de sa poche à fiel (t. XV, p. 215).

Mârouf chevauchait en tête, magnifique et triomphant, à faire éclater d'envie la poche à fiel des cochons (t. XVI, p. 87).

Citons, à présent, quelques cas d'ictère se produisant au cours de la passion, qui ont, comme le dit la Giroflée dans le chant des fleurs

la couleur jaune du mal d'amour (t. XV, p. 162).

Scharkan jaunissait et maigrissait depuis le départ de son amante (t. III, p. 82).

Cette apparition amoureuse... me rendait jaune de teint (t. IV, p. 16).

Sett-Boudour en revoyant son bien-aimé devint jaune comme le safran (t. V, p. 131).

Voyant cette fille de roi si belle... Jouder devint bien jaune de teint (t. VIII, p. 343).

Nous acceptons donc cette conception philosophique fantaisiste, qui place le siège de l'amour dans le foie et porte les littérateurs orientaux à invoquer la glande hépatique avec le même entrain que mettent nos poètes d'Occident à invoquer le cœur, mais seulement pour quelques cas bien déterminés et que nous avons plus haut nettement spécifiés. Pour toutes les autres circonstances où se rencontre le mot *foie* détourné de cette conception, nous le rattacherons, comme nous l'avons fait déjà, aux manifestations inconscientes du tempérament cholémique oriental.

Nous avons relevé soigneusement toutes les phrases

où le mot *foie* est employé dans le *Livre des Mille et une Nuits*, et, d'après une idée de M. le professeur Gilbert, nous les avons opposées à des citations appropriées extraites des littérateurs français pour bien montrer, par cette seule opposition, qu'il est impossible de remplacer dans tous les cas ce mot de *foie* par celui de cœur.

Énumérons d'abord le cas où cette substitution peut se faire facilement :

A peine Ali-ben-Bekar eut-il aperçu ce visage si beau qu'il en fut frappé d'admiration et une passion s'alluma au fond de son foie (t. IV, p. 255).

Le feu de ton amour a consumé mon foie jusqu'à la folie (t. XI, p. 31).

Aricie a trouvé le chemin de mon cœur (*Racine*).

Le feu se prit au cœur du muletier (*La Fontaine*).

Je t'ai élevée à cette dignité à cause de l'amour que ta beauté a soudain allumé dans mon foie (t. V. p. 134).

Si je ne t'ai pas... j'aurai le foie qui m'éclatera d'impatience (t. XIV, p. 211).

Cruelle par vos attentes, vous me déchirez le cœur (*Regnard*).

Sans mentir, Mademoiselle, ce ne vous est pas peu de gloire que d'avoir pu allumer le cœur d'un homme aussi froid (*Voltaire*).

O chemise qui nous perce le foie, je t'appellerai désormais chemise crèvecœur (Conclusions) (t. XVI).

La belle jeune fille me lança un regard qui me pénétra le foie (t. VI).

Ces œillades me pénétraient le cœur (*Lesage*).

Dès que je t'ai vu, l'amour que tu as pour moi s'est transporté dans mon foie (t. IX, p. 10).

Je vous donne mon cœur; ergo *vous me donnez le vôtre* *Marivaux*).

Le capitaine Moin-al-Dîn dont le foie était ulcéré d'amour pour les femmes... (t. IV, p. 194).

Il est juste de remarquer que dans ces extraits, où se pourraient remplacer facilement, sans modifier la nature du texte, le mot *foie* par le mot cœur, la glande hépatique est considérée comme étant le siège réel de l'amour et c'est, à notre avis, ce qui explique la facilité de substitution de ces deux termes l'un à l'autre.

Il est une autre série de citations dans lesquelles cette substitution nous semble plus difficile à effectuer.

Ainsi, par exemple, nous trouvons à la page 119 du tome IV des *Contes* :

Le roi Soleïman Schah comprimant la douleur qui lui rongeait le foie et lui noircissait les yeux...

On peut évidemment remplacer le mot *foie* par le mot *cœur ;* mais alors la deuxième partie de la phrase perd son sens : les yeux n'ont plus raison de noircir si la glande hépatique n'intervient plus (*théo de la cholémie*), et la pensée de l'auteur oriental n'est plus traduite. Voici, d'ailleurs, comment un poète français exprimera ces mêmes sentiments dans des circonstances identiques :

Hormis un repentir que le cœur me dévore :
Qui me ride le front, qui mon chef décolore
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourcy...

Joachym du Bellay (*Regrets*).

Un vers extrait de l'œuvre de Gilbert :

Amour qui semble un baume à tous les cœurs meurtris,

traduirait assez bien l'image orientale :

Brise, ton souffle m'arrive de chez les Baîn-Taîm, elle pacifie mon foie et m'enivre à l'extrême (t. IV, p. 144).

si les pages précédentes (p. 120) ne nous avaient pas appris qu'elle s'adresse précisément à celui dont *la douleur ronge le foie* (p. 119) et qui a le visage jauni comme celui d'un mourant (p. 149).

C'est évidemment aussi plus qu'une image littéraire, qui porte les personnages de nos contes à s'exprimer ainsi dans leurs invocations amoureuses :

O mon œil, o mon foie, réveille-toi (t. V, p. 40).
O fruit de mon foie, chère Yamlika (t. VI, p. 132).
O lumière de mon œil, ô fruit de mon foie (t. XVI, p. 67).

Ils considèrent la glande hépatique comme leur *cher* organe, se comportent à son égard comme nos personnages classiques se comportent vis-à-vis du cœur :

Vous savez, mon cœur ce qui en est (Molière).
Je ne savais pas, mon cœur, que tu l'aimasses déjà autant (Balzac).
Cléon est-il levé ? — Depuis longtemps mon cœur (Destouches).
Tenez, cher enfant de mon cœur, tout ceci vous appartient (Le Sage).

Il est juste que le bilieux Aboukir sentit *son foie*

se gonfler de fureur (1), il ne serait pas admissible, en effet, qu'il éprouvât quelque chose au cœur, attendu que l'auteur nous l'avait présenté comme en étant complètement dépourvu.

Enfin, n'est-il pas plus conforme à ce que nous savons du tempérament biliaire, de voir cette adolescente *plus mélancolique que jamais* (p. 257) se consumer *le foie grillé de tristesse* (t. XVI, p. 259) que d'apprendre (ce qui n'arrive d'ailleurs *jamais* dans les *Mille et une Nuits*) qu'elle est morte d'un seul coup, d'une émotion qui lui a broyé le cœur.

Nous avons gardé pour la fin une dernière catégorie de citations où il est impossible de substituer le mot *cœur* au mot *foie ;* leur énumération seule, sans commentaires, suffira à le démontrer :

Il était plongé dans la prière... et celui qui est maintenant dans le cercueil sentit son foie éclater et il tomba mort (2). C'est tout ce que je puis dire (t. II, p. 195).

Le pauvre mari eut un tel chagrin que son foie éclata à l'heure même et qu'il mourut (3) (t. V, p. 258).

O Emir des Croyants, si je deviens jaune, c'est par suite d'un malaise au foie qui me prend quelquefois ! (t. VI, p. 233).

L'envie lui mordait le foie et lui bouleversait les entrailles (t. XI, p. 42).

---

1. Ces bavardages en sourdine me gonflaient le cœur de dépit (Chamfort).

2. Rapprochez cette expression orientale de la phrase française : Ce dernier coup porté à son cœur déjà meurtri l acheva (H. de Balzac).

3. Vous avez déchiré mon cœur ; vous le brisez (V. Hugo).

Il sentit éclater son foie et il mourut (1).

Avec vos mets épouvantables, vous avez juré de faire éclater mon foie (2) et de me faire boire la mort d'une gorgée (t. XIV, p. 206).

L'amour avait pénétré ses os et consumait présentement son cœur et son foie (t. XV, p. 16).

Et le foie fendu il but la mort d'une gorgée (t. XVI, p. 108).

Nous voudrions, sans y insister trop, appeler l'attention sur la manifestation des émotions dans les littératures orientales et occidentales. Chacun sait, sans qu'il soit besoin d'exemples à l'appui, que nos auteurs ont l'habitude de traduire ces émotions par la description de symptômes d'origine cardiaque : rougeur, pâleur, battements précipités ou arrêt du cœur, et qu'ils s'arrêtent ordinairement aux autres modifications sympathiques d'ordre abdominal.

Les conteurs orientaux, au contraire, glissent sur les symptômes d'origine cardiaque et décrivent avec complaisance la jauneur, les phénomènes gastro-intestinaux et vésicaux.

La vésicule de son estomac se retourna, son intestin se relâcha et son intérieur s'écoula (t. II, p. 229).

A cette nouvelle, le pauvre marchand devint très jaune de teint avec le sac de l'estomac retourné (t. XIV, p. 215).

---

1. On peut briser les cœurs et non les désunir (Arnault).

Je vous porte apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé (Victor Hugo).

2. Mon cœur se soulevait... j'avais encore sur le cœur une fricassée et une tourte (M^me^ de Sévigné).

Quiconque s'est observé au cours des émotions (1), ne peut pas faire différemment que de noter la justesse de ces observations.

Faut-il considérer comme illogique cette conception orientale qui fait intervenir le *foie* dans presque tous les événements du *Livre des Mille et une Nuits*. Certes, par son arrêt complet, le cœur suspend le cours de la vie, mais ses altérations fréquentes (compatibles avec la vie) ne modifient pas au même degré le caractère que des lésions chroniques semblables portant sur le *foie*. Or, la littérature qui a pour but la peinture des caractères doit se ressentir, dans ses descriptions, plus des atteintes du *foie* que de celles du *cœur*.

Puis, après tout :

> Qu'est-ce que le cœur... un muscle creux (Bichat), un instrument incomplet, une lyre à laquelle il manque des cordes (Chateaubriand), un pauvre pendule qui bat comme joue un carillon, automatiquement (professeur Gilbert),

qui ne présente pas la haute différenciation cellulaire de la glande hépatique et qui est incapable de ce travail inconscient, mais véritablement extraordinaire accompli par les cellules du foie pour régler le chimisme de notre organisme (professeur Gilbert). Comme, en outre, le siège des sentiments n'est pas très bien fixé, il ne nous semble pas plus illogique de le placer dans l'un que dans l'autre de ces deux organes suivant l'importance qu'on

1. Pollakiurie des candidats, diarrhée émotive.

leur accorde dans les différents pays ; c'est-à-dire physiologiquement parlant, suivant que l'on est ou sanguin ou bilieux.

Nous nous proposions un double but en écrivant ce travail : démontrer, tout d'abord, la fréquence du tempérament cholémique chez les Orientaux, insister en second lieu sur le retentissement de ce tempérament, sur le monument littéraire le plus considérable de ces peuples : *Le Livre des Mille et une Nuits*.

Nous pensons avoir atteint le premier ; quant au second, d'une interprétation plus ardue, tout au moins dans les rapports du mot « foie » avec le mot cœur, nous voudrions le résumer en quelques lignes, pour dissiper les quelques points obscurs tenant au grand nombre (trop grand nombre peut-être) des citations que nous avons cru devoir intercaler dans le texte et aux difficultés suscitées par la nature de notre plan.

Un fait frappe tout d'abord : c'est l'extrême fréquence avec laquelle on retrouve le mot *foie*. Puisque les Orientaux connaissaient le mot *cœur*, pourquoi, à l'exemple de nos littérateurs, ne l'ont-ils pas employé aux lieu et place de l'autre ? C'est évidemment que, frappés par les altérations presque générales de la glande hépatique chez eux, ils en ont traduit les phénomènes objectifs et subjectifs, dans leurs écrits, de même façon que nos écrivains, vivant au milieu de gens en général sanguins, s'en sont pris plutôt dans leurs ouvrages au muscle cardiaque.

Les modifications circulatoires entraînant les différences de teint, dira-t-on, sont plus nettes à saisir et à noter chez un sujet à peau imprégnée de pigments biliaires ; certes oui, mais, nous l'avons déjà démontré plus haut, cette imprégnation biliaire relève chez les Orientaux de l'état pathologique de leur foie ; alors la discussion s'arrête d'elle-même.

Les nombreuses citations contenues dans les chapitres précédents nous montrent que dans ce livre non seulement le *foie* entre en jeu, mais aussi très souvent la vésicule biliaire. Cette intervention de *l'ampoule à fiel* est, à notre avis, une preuve extrêmement convaincante du désir qu'avaient les auteurs du *Livre des Mille et une Nuits* de noter le rôle considérable de l'appareil hépatique dans leur vie.

Une preuve aussi extra-médicale, mais pourtant de grande valeur, réside en ce que M. J.-C. Mardrus, très au courant des choses et du tempérament oriental a toujours dans sa traduction conservé le mot *foie*, ne lui substituant jamais un autre synonyme et conservant par là même au texte toute sa faveur, et au tempérament cholémique oriental toute sa vérité.

Alors qu'il est impossible de relever plus de deux ou trois fois *la rougeur du visage* dans les seize volumes qui composent les *Contes*, on note presque à toutes les pages *la jauneur du teint*. Il faut certainement voir dans cet ictère perpétuel plus qu'une image littéraire et remonter au *foie* dont il est si souvent parlé et nous avons noté les alternations si fréquentes.

Enfin, et ce n'est pas pour nous la moindre preuve, cette *mélancolie* intense qui se dégage de la grande œuvre, cette tendance au *spleen*, aux idées noires, à l'hypochondrie, à l'atrabile expliquent bien le rôle énorme et réel joué par le *foie* et les interventions constantes de la glande hépatique que nous avons relevées dans le *Livre des Mille et une Nuits*.

CONCLUSIONS

1° La fréquence avec laquelle reviennent les mots: « foie, vésicule biliaire, jauneur du teint », dans le *Livre des Mille et une Nuits* nous porta à rechercher, s'il n'y avait pas dans l'emploi de ces termes, plus le reflet d'un état hépatique particulier que des figures littéraires.

2° Leurs conceptions anatomo-physiologiques, leur pathologie, leurs mœurs, enfin la notion de l'existence du paludisme (paludiques ou fils de paludiques) nous amenèrent à considérer les Orientaux comme présentant bien souvent certaines tares hépatiques.

3° La lecture des *Mille et une Nuits* nous confirma dans cette idée. Mais, pourtant, nous ne considérerons pas ces peuples comme des hépatiques vrais, mais plutôt comme des cholémiques dont ils présentent d'ailleurs nombre de symptômes : couleur particulière du teint avec tendance à l'ictère, taches hépatiques, pigmentations, irritabilité spéciale du foie et de la vésicule, troubles gastro-intestinaux, dyspepsie, tendance à l'hémophilie, mais surtout troubles nerveux qui semblent relever de l'intoxication biliaire : angoisse cardiaque, mélancolie, somno-

lences, aboulie, irritabilité, idées noires, hypochondrie atrabile.

4° Il nous parut intéressant d'étudier le reflet de cet état sur la littérature orientale et de comparer le rôle du *cœur* chez les auteurs occidentaux, par rapport au rôle du *foie* chez les écrivains d'Orient (professeur Gilbert) et de savoir si ces deux termes, littérairement et physiologiquement, pouvaient être dans les *Conte* considérés comme synonymes.

5° Dans quelques cas bien particuliers, où, dans le *Livre*, le foie est, suivant une idée admise dans l'antiquité et en France jusqu'au XVI^e^ siècle, pris comme siège de l'Amour, la substitution de ces deux termes peut être effectuée facilement ; dans tous les autres cas, elle est impossible, parce que ou le foie est pris directement à partie, ou bien encore parce que la *jauneur du teint* et la « vésicule biliaire » interviennent concurremment.

6° Enfin, on ne peut, vu l'extrême fréquence de ce terme, le caractère oriental, les circonstances dans lesquelles ce mot est employé, admettre le procédé littéraire (originalité et multiplicité des collaborateurs).

Il semble plus logique, connaissant l'état hépatique particulier des Orientaux, de voir dans cette intervention si fréquente du *foie* dans leur vie, un reflet de leur tempérament cholémique.

BIBLIOGRAPHIE

GILBERT. — *Cœur et foie en littérature* (*Chronique médicale*, 1901).

GILBERT et LEREBOULLET. — *La Cholémie simple et familiale* (*Semaine médicale*, 24 juillet 1901).

GALLAND. — *Traduction des Mille et une Nuits* (éd., 1704-1715), 12 volumes.

MARDRUS (Dr J.-C.). — *Le Livre des Mille et une Nuits*, d'après l'édition de Boulak (Le Caire), traduction 16 volumes, in-8o, éd. *Revue Blanche*.

DORYS (G.). — *Sultan Abdul-Hamid II* (*Chronique médicale*, 1901).

— *Abdul-Hamid intime*.

GILBERT et LEREBOULLET. — *Le Flux biliaire dans la cholémie familiale* (Soc. méd. des Hôp., 25 juillet 1902).

— *Note sur la psychologie des cholémiques* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

— *La Neurasthénie biliaire* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

GILBERT, LEREBOULLET et COLOLIAN. — *Origine biliaire de la mélancolie* (Soc. méd. des Hôp., 31 juillet 1903).

GILBERT, LEREBOULLET (P.), HERSCHER (M.). — *Les Trois Cholémies congénitales* (Soc. méd. des Hôp., 15 novembre 1907).

GILBERT, CASTAIGNE, LEREBOULLET. — *Contribution à l'étude de la diathèse biliaire* (Soc. méd. des Hôp., 2 juillet 1900).